

BOULAIT François Louis

né 29 octobre 1896 Cambre

parents cultivateurs

consuré 29 juin 1920

minoré (18 décembre 1920
29 juin 1921

sous-diacon 29 juin 1922

diacon ~~29~~ 8 octobre 1922

mâtré 29 juin 1923

professeur St Manille 1923 (S. B. 26 août)

étudiant Catho 1925 (S. B. 16 août)

jusqu'en 1928, tout en restant professeur
à St Manille.

professeur St Louis Saurmon 1928 (S. B. 12 août)

[en même vicarie auxiliaire à Montreuil-Bellay]
1930-1933

Supérieur St Manille 1937 (S. B. 16 mai)

Chanoine honoraire 1938 (S. B. 4 décembre)

supérieur institutions St Manille. St Julien

(plus Card St Martin) 29 juin 1956 (S. B. 7 juillet)

Chanoine titulaire 1967 (S.B. 2 juillet)

décédé 47 mars 1977

[S.B. 198]

et 454

études à Cambrai

licencie ès. sciences

BOULAIT François

titulaire 2 juillet 1967 (S.R. du 2)
honoraire 1938 (S.R. du 4 décembre)

né Combré 29 octobre 1896

prêtre 29 juin 1923

Supérieur Général S^c Maurille 1937,

puis S^c Martin 1956

décédé 17 mars 1977

nommé honoraire 28 novembre 1938

installé 3 décembre

installé titulaire 12 juillet 1967
à la place d'Herve

Décès dans le Clergé

● Mgr l'Evêque recommande à nos prières M. l'abbé Gaston ROMPILLON, rappelé à Dieu subitement le 30 décembre 1976, à l'hôpital de Cholet dont il était l'aumônier depuis dix ans. Il avait 62 ans.

M. l'abbé Gaston Rompillon était né à Chemillé le 30 juillet 1914. Après ses études au collège de Beaupréau et au grand séminaire d'Angers, il fut ordonné prêtre le 21 décembre 1940 et nommé professeur à l'externat Saint-Maurille. Le 31 juillet 1946, il était nommé vicaire à Saint-Macaire-en-Mauges. Deux ans plus tard, il est nommé administrateur de la Breille, puis curé de Soulaines et Saint-Melaine, quelques mois plus tard. En mai 1957, il est curé de Vernoil-le-Fourrier. En 1959, il devient curé de La Membrolle, charge à laquelle il ajoute, en 1961, celle d'administrateur du Plessis-Macé. Depuis juillet 1966, il était aumônier de l'hôpital de Cholet. Grâce au dévouement de Mlle Marie-Louise Peltier, actuellement institutrice au Bretonnais de Cholet, qui s'occupait de sa maison, il put garder chez lui ses vieux parents et leur éviter la solitude du grand âge.

Il est mort jeudi 30 décembre, en quelques instants, atteint d'une foudroyante hémorragie cérébrale, alors qu'il venait déposer à la conciergerie de l'hôpital quelques cartes de nouvel an. Cette mort soudaine d'un prêtre très actif, hautement estimé dans l'hôpital, a profondément consterné tous ceux qui le connaissaient.

Lundi 2 janvier, à 16 heures, la chapelle de l'hôpital de Cholet était trop petite pour contenir la foule de ses amis du monde hospitalier et la quarantaine de prêtres qui avaient pu être prévenus au dernier moment, en raison des fêtes du nouvel an. C'est son ami M. l'abbé Francis Humeau qui a célébré la messe, entouré de nombreux concélébrants. M. l'abbé Jean Poiron, vicaire épiscopal d'Angers, responsable de la pastorale du monde de la Santé et représentant Mgr l'Evêque a donné l'absoute. Les chants grégoriens étaient animés par M. l'abbé Clavereau et accompagnés par M. Michel Courant. C'est M. l'abbé Louis Toub blanc, curé du Longeron, qui a prononcé l'homélie que voici :

★

Celui qui vient de nous quitter est en ce moment celui qui nous rassemble. L'Eglise nous demandera tout à l'heure de nous recueillir en pensant à ce qu'il est pour Dieu, et pour chacun de nous.

Je ne saurais me substituer aux membres de sa famille, à ses proches, à ses amis, aux personnes rencontrées dans ses ministères successifs, en paroisse et dans cet hôpital où il vivait depuis dix ans.

La vie d'un prêtre est toute remplie de ces liens discrets et même secrets. Chacun de nous y repense devant Dieu.

▣ Entre le P. Rompillon et moi s'est formée, depuis quelques années, une solide amitié sacerdotale et c'est à ce titre qu'on me demande de dire quelques mots. Elle a commencé bien simplement à l'occasion de visites à ses malades de ma paroisse. Puis nous avons échangé nos idées et nous nous sommes entr'aïdés. Je crois qu'il avait besoin de se sortir de ce ministère prenant et particulier de l'hôpital. Entre prêtres on est toujours heureux de pouvoir parler de ce qui tient à cœur, réjouit ou inquiète... Amitiés pacifiantes et réconfortantes.

Peut-être y avait-il un côté un peu abrupt dans son caractère et dans ses idées ! Je ne saurais lui en faire reproche. Je le louerai plutôt d'avoir permis à des chrétiens de Cholet, de prier, dans cette chapelle de l'hôpital, avec des formes liturgiques tout à fait légitimes dans l'Eglise d'avant comme d'après le Concile.

■ L'hôpital ! Vous êtes-vous arrêtés parfois en considérant de loin cette grande maison — ici ou route de Mortagne — ? Avez-vous réfléchi, médité sur ces installations, cette entreprise où la matière qu'on y travaille est constituée par des êtres humains, corps qui souffrent, cœurs qui espèrent ou désespèrent ?...

J'ai remarqué que, jamais, le P. Rompillon n'a fait devant moi des observations malveillantes, des critiques sur la marche de l'hôpital. Il se considérait comme « de la maison ». Un serviteur au milieu de cette nombreuse équipe vouée aux malades. Je suppose qu'à Cholet tout n'est pas parfait. Mais je me dis que s'il y a un endroit où l'occasion est souvent donnée d'actes de dévouement, d'oubli de soi, d'authentique charité, c'est bien dans une maison comme celle-ci.

Et je comprends qu'il ait tenu à ce que sa sépulture ait lieu ici, sur son lieu de travail, où il avait sa place en tant que prêtre. Certes, on vient d'abord à l'hôpital pour se confier à la science, à la médecine. On implore le médecin pour qu'il dise franchement où l'on en est ! Mais les certitudes médicales ne sont pas absolues. Surtout, elles sont courtes, elles ne peuvent rien dire de ce qui se passe après, dans l'au-delà, ou même du sens ou de la valeur de la souffrance. Pourtant sur ces points, aux yeux des prêtres et des chrétiens, les certitudes existent. Elles ne sont pas d'ordre scientifique, elles sont de l'ordre de la foi, c'est-à-dire de la confiance que l'on met en Quelqu'un qui s'appelle Jésus Christ. Je crois en Jésus Christ, c'est-à-dire « je suis sûr que tout ce qu'il dit est vrai ; je mets ma foi en Dieu ; je suis sûr que tout ce que Dieu fait est bon ».

A ce sujet, la mort brutale du P. Rompillon a valeur de leçon. Des situations dramatiques, des épreuves tragiques devant lesquelles on est sans paroles et sans explication ! On trouve que la volonté de Dieu est cruelle, sauvage. Mais nous devons penser qu'elle reste toujours adorable. Nous continuons à lui faire confiance. Si nous savions ce qu'il sait, nous voudrions ce qu'il veut !

■ Mes dernières paroles seront une invitation à la prière, à vivre ce dogme si admirable de la communion des saints. Nous savoir unis les uns aux autres, au-delà de l'espace et du temps, vivant en Dieu comme dans un éternel présent. En Lui, nous pouvons continuer à nous parler de l'invisible, à intercéder les uns pour les autres, à nous aimer. L'Esprit et l'Amour de Dieu, répandu et vivant dans nos cœurs, nous permet d'atteindre et de reconforter toute âme humaine, même la plus loin, la plus abandonnée. Alors, que dire de nos proches ?

Prions pour le P. Rompillon, prêtre de Jésus Christ, que nous avons vu accomplir sa mission avec conscience et avec foi. La mort des êtres chers provoque toujours quelque souffrance, mais la souffrance n'est-elle pas l'une des formes que prend l'Espérance ? L'Espérance qu'expriment ces quelques vers que Louis Veuillot avait composés pour être gravés sur sa tombe.

Je crois en Jésus. Sur la terre
Je n'ai pas rougi de sa Loi.
Au dernier jour devant son Père
Il ne rougira pas de moi.

Louis TOUBLANC.



*Un prêtre éducateur
et l'apogée
d'un collège-ville-Dieu*

M. François BOULAIT

chanoine titulaire de la cathédrale
ancien supérieur de l'externat St-Maurille
1896-1977

Des prêtres créés par un monde, et pour un monde

Il n'est jamais banal pour moi, c'est toujours aussi saisissant que de voir des hommes de la terre entourer un prêtre, venu de cette terre, et qui y retourne. A La Blouère, ce 19 mars 1977, je regardais cette manifestation du petit cimetière qui surplombe la route. Le monde du clergé courait déjà en tous sens dans la rue pour regagner ses occupations. Le monde de la terre était debout là-haut comme un petit bouquet d'affection silencieuse, un peu raide mais solide, autour de la tombe de François Boulait, prêtre, chanoine titulaire de la cathédrale d'Angers, ancien supérieur de l'externat Saint-Maurille, puis de l'institution Saint-Maurille-Saint-Julien, mort au printemps d'un jeudi matin, 17 mars 1977, à l'âge de 80 ans.

Appelé par sa famille à vivre une vie d'homme, près de Dieu, avec Jésus Christ, depuis sa naissance à Combrée le 29 octobre 1896, il était aujourd'hui dans la continuité de cet appel et de cette vie, près de Dieu.

En cette manifestation toute simple du petit cimetière de La Blouère, commune de Villedieu-la-Blouère, comme en tant d'autres semblables, il y a toujours pour moi une attestation nécessaire, paisible et forte que le prêtre est bien le fruit d'une famille, d'un peuple, d'une civilisation, d'une terre des hommes.

Et je regardais François Boulait le jeune homme de Combrée qui quitte ses racines, pour Jésus Christ, entre tard au collège, fait l'admiration de son village et de tous par sa réussite... Il parcourt brillamment le programme de la sixième à la seconde en une seule année. Il est parti mais on en parle toujours à la terre et on le suit à la paroisse. Guerre de 1914 il est devenu officier, il a été sérieusement blessé à la jambe. Il a terminé son séminaire. Il est ordonné prêtre en 1923, quelle joie et quel honneur pour tous. Il va à l'université catholique, il passe sa licence ès-sciences mathématiques. Il est professeur, comme beaucoup de ces « messieurs prêtres », il est à Saint-Louis de Saumur. Il va à Angers, à l'externat Saint-Maurille. Il est supérieur.

Et je regardais François Boulait, toute sa vie de prêtre attachée aux courants intellectuels de l'Eglise, accueilli au jour de sa sépulture par les témoins de ses propres racines. Quelle richesse pour un homme, quelle nécessité pour un prêtre, d'être vraiment d'un monde, d'un peuple.

Un maître de maison

Comme l'insecte qui prend la couleur et la forme du feuillage qu'il contemple, un véritable mimétisme avait attaché François Boulait à ce monde du corps professoral ecclésiastique et à cette catégorie de la

société angevine recrutée par l'externat Saint-Maurille. Il en avait épousé le maintien de son corps, les principes de choix pour l'inscription des élèves, la correction de ses paroles basses, sonores, un peu sèches d'un haut commandement, une crainte du mot vulgaire, une attention jamais relâchée de l'ordre dans les rangs ou de la tenue sur la cour, pas de mains dans les poches, pas d'attitudes de relâchement comme de s'appuyer contre les murs ou de s'asseoir durant une récréation. On ne le connaissait que droit, au pivot du collège ; il ne voulait que des hommes debout.

C'était le maître de maison d'un grand château qui trouve normal d'y endurcir ses enfants au froid, de les préparer à la vie qui sera une lutte continuelle, de leur apprendre que ce sont eux qui auront à s'adapter aux événements ou aux maîtres, et non pas les événements qui s'adapteront à eux. Un maître de maison qui se demande : comment la foi pourrait-elle être solide, généreuse, prête à partir pour toutes les missions chrétiennes du globe, si elle devait se greffer sur un « laissez-aller ».

Un supérieur de monastère

Son regard faisait de même une revue de détail des tenues et des paroles du corps professoral. Ce corps dépendait de lui non seulement dans le domaine de son travail de professeur, mais dans le domaine de sa pensée intérieure de foi, mais dans le domaine de sa soumission à l'autorité de l'Église. Il était supérieur d'un monastère. Chaque professeur ecclésiastique était le moine, nommé par l'évêque, ne sortant le soir qu'avec la clef du supérieur, chargé d'un travail de culture intellectuelle dans des matières bien déterminées, sans ingérences dans les domaines spirituels des élèves, ayant interdiction de confesser. Certains de ces moines-professeurs étaient choisis par le supérieur pour être directeurs spirituels. Pour le chanoine Boulait, c'était tout le cadre de cette micro-société qui formait à la foi, et non pas les inventions de l'un ou de l'autre professeur.

Et s'il venait à condamner telles idées « avancées », telles idées de vicaires en lutte contre le pouvoir curial qu'ils convoient, c'était son mimétisme avec le monde du collège qui lui dictait cette condamnation. Il se réservait toujours l'indépendance de sa propre pensée, personnelle et secrète.

Collège-ville-Dieu

Et ce mimétisme a fait de François Boulait un homme à l'aise dans son collège. Avait-il senti intérieurement une vocation pour donner son temps de prêtre aux « classes sociales dirigeantes » ? Avait-il eu le désir calculé de suivre l'exemple des Jésuites en Europe, en Asie, pendant que le message du Christ n'avance que là où culture et Évangile sont intimement mêlés ?

Il obéit à l'autorité épiscopale parce que c'est évident que la cité de Dieu, la ville-Dieu se fonde sur les décisions de l'évêque. Il obéit parce que le Christ doit avoir un grand profit à rayonner dans ce monde de l'Anjou. Il est à l'aise, parce que le cadre qu'il fait vivre au collège de Saint-Maurille correspond bien au cadre du collège de Combrée, à celui du séminaire, à celui du diocèse. François Boulait, qui retourne volontiers dans sa famille à Villedieu-la-Blouère, est à l'aise parce que la fonction qu'il remplit est de faire vivre une véritable Ville-de-Dieu.

Il obéit au calendrier qu'il affiche. Il écrit ce calendrier de sa propre main, et sur un papier de couleur particulière. Il affiche le plan des examens et des fêtes religieuses, la symbiose des examens et des exercices, comme la symbiose des travaux des saisons et des fêtes qui se célèbrent au cœur de ce travail.

Il obéit au calendrier longuement mûri. Même s'il a horreur des réceptions, il reçoit l'évêque et les personnes qui, par leur importance, leurs qualités intellectuelles ou leurs liens d'amitié, doivent être reçues. Il a horreur des fêtes, causes de drames et de désordres... Fête-Dieu qui vide les salles d'études, messe et fête des yeux redoutés par les professeurs consciencieux, vœux de Noël, fête de la saint François... Il obéit au rythme des fêtes pour donner corps à la Ville-Dieu-Collège.

Fin d'une civilisation chrétienne?... Il dit que c'en est le fruit et qu'il dirige la cueillette. Mais cueille-t-on des fruits sur l'arbre, après la cueillette ?

Après les fruits, accepter des fleurs nouvelles

En effet c'est là que François Boulait allait rencontrer une situation nouvelle. Il l'avait prévue, mais il tenait à l'écart. « Moi, je continue comme cela. Vous verrez avec mon successeur. Vous savez bien que je n'aime pas les grands changements. » Mais Mgr Chappoulie, évêque d'Angers, décida de rassembler en une seule maison d'éducation religieuse Saint-Maurille-Saint-Julien, ces garçons qui demain seraient les chrétiens d'une même Eglise. François Boulait obéit aussitôt, en mettant sa haute autorité au service d'un projet qu'il aurait préféré voir tomber dans les mains d'un autre. Il sera au service de ce que le monde angevin a nommé « la Fusion ». Les réformes de l'Eglise se sont toujours finalement réalisées aux 15^e, 17^e, 19^e, 20^e siècle par autorité.

La cueillette était finie, l'hiver venait obéissant au rythme des saisons, M. le Supérieur allait travailler l'arbre. Il faut bien des fleurs nouvelles, si l'on veut des fruits nouveaux.

Voyez vous-même

Un homme en 1964 qui obéit, prêtre, avec tout lui-même au projet de son évêque sans partager totalement ses dispositions, c'est un des souvenirs les plus saisissants que j'ai retenus de M. le chanoine Boulait. Souvent je me trouvais à proposer une solution, une option, que je croyais propre à préparer l'avenir tout en naissant des racines du collège ; il me répondait « voyez » « voyez vous-même ».

J'étais d'accord avec lui pour penser que je n'avais pas à attendre, dans les bénédictions de mes projets par l'autorité, la canonisation de mes échecs éventuels. Et pour penser que le collège n'avait pas à récolter les « échecs » de chaque « essai », mais les fruits de chaque expérimentation. Mais il y avait beaucoup plus : quand le chanoine Boulait m'avait dit « voyez » j'étais sûr que, derrière moi, il me défendrait toujours... Connaissez-vous beaucoup de gens, connaissez-vous beaucoup de prêtres qui se réjouissent du « bien » que d'autres font, par des voies autres que les leurs ?

Pas de fol sans société qui la porte

Souvent avec le Père Boulait, de sa fenêtre interrogative, j'ai regardé ces foules d'enfants massées sur les cours de récréation. Il les regardait avec une sensibilité très vive qui le paralysait, qui l'entraînait à des jugements brusques, tranchés, sans appel ; il avait peur de sa pitié, de sa peur. Celui qui doit opérer, celui qui doit prendre de vraies responsabilités, a-t-il le droit d'être sensible ?

Il était issu du milieu social de Saint-Julien, il était supérieur du milieu social de Saint-Maurille, il était très lucide sur les problèmes de cette « fusion ». Il essayait, sans trop les rassembler, de voir la valeur de tous les éléments en cause : parents d'ici, parents de là, anciens d'ici, anciens

de là, professeurs, prêtres, afflux de professeurs laïques. Toutes les questions lui étaient désormais posées. Que pouvait devenir la Ville-Dieu-Collège ?

L'évêque pensait entraîner les catholiques d'Anjou vers un approfondissement de leur foi qui les unirait au-delà des formes de collèges. Le supérieur pensait que la remise en cause des formes de ces deux collèges, de ces deux sociétés religieuses, accaparerait davantage les esprits... que la Mission de l'Eglise.

Le Supérieur constatait qu'il n'existait pas de foi au Christ détachée d'une société-porteuse (commerçants, militaires, paysans, aristocrates, médecins), détachée d'un langage-porteur; deux collèges avaient été élaborés avec deux milieux de vie. Il disait que les problèmes qu'il avait à résoudre étaient sans précédent. A certaines heures difficiles, où les questions se multipliaient avec le changement du cadre Collège-Ville-Dieu, il ne voyait pas comment replâtrer. Il décidait de maintenir. Il aurait bien dit que le temps du collège était venu, quand le curé devient maire, quand la paroisse devient commune... Et quand on garde un même projet aussi vivant d'annoncer coûte que coûte, passionnément et fermement Jésus Christ.

On renaît où l'on naquit

Un jour quand je l'ai vu en soutane, mais en béret, passer de la maison Saint-Camille à la cathédrale Saint-Maurice pour y chanter l'office, j'ai réentendu ses pas qui aux mêmes heures scandaient à son bureau du collège l'espérance des psaumes, la foi au Christ, la confiance en l'Eglise.

Ce jour de mars, quand j'ai vu à La Blouère la commune rassemblée parmi les ifs, j'ai pensé que tout était en place selon sa volonté... Si la mort est une nouvelle naissance, si la mort est une plongée dans ce grand courant de Vie que par Jésus Christ je nomme Amour, il était bon et beau pour François Boulaît, prêtre, chanoine titulaire de la cathédrale, de revenir simplement à la terre.

On renaît où l'on naquit.

Louis de la Bouillerie.

La visite des malades : Un ministère à restaurer

En lisant le long document, que publiaient ici, la semaine dernière, les aumôniers d'hôpitaux. Comment ne pas songer à l'oubli dans lequel tombe la grande masse des malades ?

Que ce soit dans la société, que ce soit dans l'Eglise, l'hôpital nous est indifférent... jusqu'au jour où on en a besoin, et où on le subit passivement ou avec terreur, avec résignation ou avec confiance.

Comme le monde est habile à nous distraire ! Les plus religieux d'entre nous, eux-mêmes, cèdent à cette « distraction ».

La souffrance et la maladie (ou la mort) dans l'environnement de l'hôpital sont pourtant une échéance pour tout homme. Quel sens donner à cette épreuve?... Du même coup, n'est-ce pas dire que le ministère du prêtre près des malades est tout aussi important que celui du médecin ?

Ministère difficile et délicat, peu envié, peu considéré, que celui du prêtre en hôpital. Il s'y trouve apparemment démuné, sans appareil, sans autorité, parfois considéré comme inutile, quelquefois redouté par la famille qui craint pour le moral du malade...

Il est difficile d'être en vérité témoin de Jésus Christ et de son Espérance près des malades. Pourtant, ce ministère est essentiel, qu'il s'agisse du ministère du prêtre ou d'un « ministère » de laïcs.